

DERNIERS JOURS RUE MARCESCHAU LE HAUPSTURMFUHRER ZAEWECKE

Le 9 décembre est passé. Les mitraillettes ne tirent plus. L'alerte a été chaude. Le danger est loin d'être réduit; il commence à peine, mais nous n'en sommes plus au stade angoissant de la menace, de l'idée fixe: le combat est engagé et le feu de l'action empêche de s'attarder en inquiétudes. On agit.

Nos jeunes gens sont partis sous la pluie, dans le froid de décembre, mal protégés contre les intempéries, au pouvoir d'ennemis dont il ne faut attendre nulle pitié. C'est à nous à penser à leur approvisionnement, à une installation de campement, à leur envoyer des vêtements, des couvertures, à leur donner des nouvelles, un réconfort, à leur manifester notre présence attentive.

On s'y attache aussitôt, dans des conditions extrêmement difficiles. Il n'y a pas de moyens de transports, pas encore de laissez-passer, et, au reste, on ne sait même pas où les Boches les ont envoyés. A nos questions, ils répondent finalement: « Cherchez sur telle route, telle piste. »

Avec des moyens de fortune, « Moumou », promu Chef des Transports, accomplit le tour de force de constituer des convois hippomobiles. On crève des chevaux, on perd une

partie des vivres à la suite d'attaques de pillards sur les routes devenues peu sûres. On reste sans nouvelles des camions et convoyeurs partis à l'aventure, mais on réussit à joindre nos hommes.

Henri Sfez a réussi à se procurer une petite automobile, un laissez-passer, et, lancé sur les routes, il a découvert un campement. L'adjudant Zeitoun, engagé volontaire de 1914, le D^r Saragosti, une jeune infirmière, M^{lle} Cohen, admirable de dévouement, ont retrouvé et pris contact avec d'autres groupes de travailleurs.

On recueille des renseignements de divers côtés, on confronte les listes, on réussit par recoupements à donner quelques apaisements aux familles.

Tout cela s'improvise dans le début avec très peu de collaborateurs; les premiers jours, le Président est obligé de mobiliser des parents, des amis, pour l'aider dans cette tâche écrasante. C'est plus tard qu'une administration sera constituée, les services installés, le travail organisé rationnellement.

Alors les bonnes volontés, les compétences se révéleront et se maintiendront solidaires, rapprochées par l'effort commun jusqu'à la fin.

..

On voit arriver le 11 décembre pour la première fois, à la Communauté, les officiers S.S. qui seront chargés jusqu'à la fin des rapports avec nos dirigeants.

En uniforme kaki, pantalons larges serrés au pied, coiffés d'une casquette souple ornée d'une tête de mort, raides, secs, ils viennent, s'installent, sans la moindre formule de

politesse, et donnent des ordres, posent des questions que traduit Trenner. Ils seront moins grossiers par la suite, nous « feront la courtoisie » de se découvrir et de saluer en entrant et en sortant; ils pousseront même « la bonne grâce » jusqu'à nous dire avec un sourire, un « bonjour » et un « au revoir » guttural et chantant.

L'un d'eux, qui a l'air d'être le chef, est un grand blond, bien bâti, paraissant âgé de 35 à 40 ans, au visage coloré, les yeux bleus très mobiles. Il porte au collet deux étoiles d'argent sur un fond noir. Il est rude de prime abord, scandant ses phrases d'une voix forte. On le sent nerveux, vif. Sa main est toujours en mouvement; quand il ne parle pas, il la porte à la bouche, rongant ses ongles, puis brusquement, il s'arrête, interrompant la traduction.

Il s'appelle Zaewecke. Il est promu par nous commandant, mais son grade véritable est « Hauptsturmführer ». Sort-il de cette fameuse école de führers qu'Hitler a fondée pour constituer une sorte de garde prétorienne composée uniquement de ses plus fidèles partisans ?

L'autre, d'aspect plus lourd et plus âgé, est un personnage muet. Il tient une sacoche; il en sort un registre où il prend des notes. C'est le secrétaire-greffier. Pour M. Borgel, c'est une vieille connaissance; il reconnaît là le S.S. chauve, au sourire cynique, qui était chez lui le 23 novembre dans la nuit. C'est Pohl, « Handstcharführer », que nous baptisons capitaine.

Zaewecke — nous le saurons plus tard — doit servir d'officier de liaison entre le colonel Rauf et la Communauté: il viendra deux fois par jour à la Présidence, et c'est de lui seul que la Communauté recevra des ordres; aucune au-

tre unité allemande, en dehors du *Einsatz S.S. Kommando*, aucun chef de corps, officier supérieur, fût-ce le général d'armée lui-même, ne devra avoir directement de rapports avec la Communauté.

..

Aujourd'hui, réfléchissant avec un recul de quelques mois, à l'attitude du commandant Zaewecke à notre égard, on serait parfois tenté de penser que, dans notre malheur, nous aurions eu une chance relative en ayant eu affaire à cet officier. Allemand, S. S., imbu de sa prétendue supériorité sans doute, antisémite sûrement, ne paraissait-il pas moins inhumain que d'autres, que son chef en particulier ?

Pour être plus exact, dirons-nous qu'il se serait humanisé ?

Au contact de notre Communauté, dont l'attitude excluait toute idée de servilité, réalisa-t-il que nous considérons les rapports auxquels nous étions contraints, comme un mal nécessaire; hélas inévitable, mais que nous luttons avec courage pour sauvegarder notre population ? Nous étions malheureux, mais nous étions dignes. Lui imposâmes-nous — si surprenant que cela paraisse, parlant de la Gestapo et des Juifs — du respect ?

Il en arriva même un jour — ce qu'il crut, peut-être, une politesse à notre égard — à nous demander si les Tunisiens étaient une race juive pure, ce dont il doutait. Le Président lui répondit : « Nous sommes des Méditerranéens. »

Lui-même, ayant suivi les campagnes de Rommel en Lybie, aurait-il été quelque peu transformé par les délices, les charmes de nos pays africains, baignés par une mer vieille

de tant de civilisations plus raffinées et plus douces que celle des Germains !

Une fois, comme on revenait à la charge pour obtenir une amélioration au régime imposé, il nous répliqua : « Si vous insistez encore, vous m'obligez à en référer à mon chef. Je doute fort que vous y gagniez. Si je vous appuie trop, on me remplacera et peut-être perdrez-vous au changement. »

Dans une autre circonstance : « Savez-vous », nous dit-il, « que si je n'intervenais pas, ce n'est pas 50 hommes qu'on vous demanderait en vous prévenant quelques jours à l'avance, mais 1.000 travailleurs pour le lendemain. »

Quoi qu'il en soit, la *svastika* qui ornait son bras, était là pour nous rappeler les théories maléfiques du maître. Cette croix torturée éveillait en nous le souvenir des justifications d'Hitler en présence des atrocités commises à Stettin ou à Vulkan :

« La cruauté en impose... la terreur est l'arme politique la plus puissante... les masses ont besoin de trembler. » (1)

Il est difficile de croire que cet Officier S.S., élevé dans l'idée, dans le mythe du Juif représenté comme un prototype du Mal, ait pu être touché par la grâce, à notre contact impur : ne prétendons pas à l'abjuration de l'hérétique !

Enregistrons seulement avec bonheur le résultat du duel redoutable qui nous mit aux prises !

..

Dès la première entrevue, M. Borgel, qui avait à cœur l'élargissement des otages et des rafles surpris en service, insiste en vue de leur libération.

(1) Hermann Rauschning : « Hitler m'a dit ».

On obtint un premier résultat : six sont libérés le 14 décembre au soir ; ils reçoivent l'ordre de se mettre à la disposition de la Communauté.

On les voit dès le lendemain matin à la rue Marceschau.

Ils sont affectés aussitôt : Elie Nataf est attaché à la Présidence, Victor Bismut au Recrutement, Guy Boccara et Simon Krief à la Commission des Finances.

Ils allaient y rendre de grands services. Nous verrons plus tard, à l'étude de chaque Commission, la part qu'ils vont prendre jusqu'à la fin à l'action de la Communauté.

..

Elie Nataf nous raconte la vie de tous à la prison. Il nous dit leurs inquiétudes (1), puis leur joie lorsqu'Henry Sfez, ayant réussi, dès le lendemain, à se lier d'amitié avec le gardien-chef, au moyen d'un laissez-passer de la Communauté, put leur apporter des nouvelles du dehors, des apaisements, l'espoir d'une libération prochaine, sans oublier les vivres que nous nous faisons un devoir d'envoyer quotidiennement.

Il nous rapporte avec des détails souvent pittoresques, les besognes, les corvées dévolues à chacun, les moments de bonne humeur et les heures de découragement.

(1) Au lendemain de leur arrestation, à la première heure, on joua aux otages une comédie macabre, dans un but d'intimidation. Des soldats vinrent dans les cellules chercher divers détenus et un moment après, on entendit une salve de coups de fusils. Ceux qui étaient demeurés enfermés, crurent à une exécution et s'attendaient à subir le même sort.

En réalité, il s'agissait seulement du transfert de quelques personnes dans d'autres cellules. Tous s'en rendirent compte en se retrouvant dans la cour, l'après-midi, sans manquants à l'appel.

Profitant de la visite du Commandant, le Président lui rappelle à nouveau ses demandes d'élargissement des otages; montrant Nataf à ses côtés, il confirme la nécessité d'avoir des collaborateurs parmi tous ceux qui sont encore en prison. Il s'appuie sur les ordres de réquisition que l'Administration du Protectorat avait à dessein prodigués, pour insister sur le rôle de certains détenus dans l'économie du pays.

Zaewecke répond qu'il a déjà autorisé les remplacements d'otages, un père par son fils, un parent ou un ami, prenant la place d'un autre, malade (1).

Ce n'est pas suffisant. M. Borgel insiste, souligne que le Comité s'est exécuté, au prix d'un immense effort; il revendique à nouveau pour lui seul, la responsabilité du maintien de l'ordre chez nos coreligionnaires, et demande la libération de tous les otages, puis tout au moins, dans le début, du plus grand nombre d'entre eux. Le Commandant accepte finalement d'en parler à son chef. Il nous répondra.

Beaucoup de personnes hésitaient à venir rue Marceschau. Les unes hantées par le souvenir de la rafle du 9 décembre qui en faisait un endroit malsain, les autres, redoutant le voisinage du port, objectif visé par les bombardiers alliés. Nous n'y prenions pas garde, mais les événements allaient

(1) Il y a de beaux gestes à signaler à cet égard, qu'il faut juger en se plaçant à l'époque troublée durant laquelle ils furent accomplis: Fredo Taieb, Albert Seemla, Gilbert Rubens, Lucien Bessis, remplaçant leurs pères.

leur donner raison; dans la matinée de ce même mardi 15, une bombe tombait sur l'immeuble que nous occupions, à l'angle sud-ouest de l'édifice, tandis que nos bureaux se trouvaient à l'angle nord-est. Pas d'accident de personne, mais des dégâts assez importants, suffisants en tous cas pour ne plus nous permettre d'y séjourner. Nous devons donc quitter la rue Marceschau, qui vit la période héroïque de la bagarre, celle des veillées nocturnes à la bougie, ces lieux, témoins de la rage de Rauf, de l'improvisation hâtive, du travail sous les bombardements aériens.

Souillé, razzîé, saccagé, bombardé, notre vieux bureau offre un aspect de désolation.

Sunt lacrimae rerum.

Nous partons. Nous partons sur une nouvelle réconfortante.

Le mercredi matin, Zaewecke donne l'accord de principe à une libération partielle des otages; il pense en accorder une vingtaine. Le Président devra se rendre dans l'après-midi à la Kommandantur pour arrêter avec lui les dernières dispositions à cet effet.

Il en revient satisfait, ayant eu la bonne fortune d'obtenir 36 libérations au lieu des 20 annoncées (1).

(1) Le Président a raconté comment Zaewecke, si raide les premiers jours, a paru s'humaniser quelque peu, le recevant à la Kommandantur — dans le même bureau où eut lieu avec Rauf une scène si violente — avec correction et politesse, presque avec respect. Trenner l'accompagnait mais Zaewecke, qui parlait un peu l'italien, préféra éloigner l'interprète et l'entretien se poursuivit dans cette langue entre le commandant et M. Borgel. Ce dernier, qui en rapporta l'élargissement de 36 détenus, demeura assez intrigué par l'attitude de Zaewecke cet après-midi du 16 décembre, se demandant sans se départir de sa méfiance, quelles conclusions il fallait en tirer.

Petite éclaircie qui encourage à poursuivre la route si rocailleuse !
Le soir, par un ami aryen qui a entendu la B.B.C., il apprend une nouvelle d'heureux augure, l'entrée de la 8^{me} armée en Tripolitaine avec la victoire de Montgomery à El-Agheila.

Voilà qui remonte un peu. Pourtant, c'est si loin encore !

RUE D'ALGER

ON S'ORGANISE

6 Rue d'Alger (1), on s'installe, on s'organise. On commençait à penser, en effet, que l'épreuve pouvait encore durer quelques semaines.

Honni quiconque aurait alors parlé de quelques mois; le courage nous eût manqué à tous pour tenir, l'ayant prévu d'avance. A chaque semaine qui s'écoulait, nous pensions toujours que la suivante ou la prochaine verrait enfin franchir ce pas de soixante kilomètres qui nous séparait de la liberté.

Et cependant, même dans le provisoire, il fallait construire, justement pour être en mesure de poursuivre l'effort sans se trouver brusquement dépourvu.

Ces hommes qui sont partis, nous nous sommes fait le serment de ne pas les abandonner, comme une proie jetée aux Allemands ou une victime expiatoire pour payer notre tranquillité. Nous les suivrons à chaque étape de leur sacrifice, nous veillerons de notre mieux sur leur bien-être, nous assisterons leurs familles dont nous nous appliquerons

(1) On s'installa dans les bureaux mis obligeamment à notre disposition par la Succession Ange Naccache.